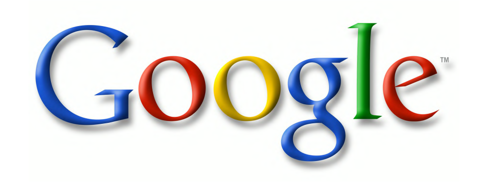

Google


SE TAIRE ET FAIRE

4

Fabre de Charrin

ÉLOGE
DE
RENÉ DESCARTES.

PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

L'Éloge d'un grand Homme est mon premier ouvrage.



A PARIS;
De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY rue & vis-à-vis la Comédie Françoise.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation.



Ce n'eſt point ici l'éloge d'un Particulier, c'eſt celui d'un grand Homme qui intéreſſe tout le genre humain; je n'oſe point prétendre à la couronne académique, je ſens trop combien il eſt difficile de parler dignement de Deſcartes, ce ſeroit aux Newtons, aux Mallebranches, aux Leibnitz, à le louer. Cet ouvrage ſera donc la ſatyre de ma témérité; mais le délire de l'admiration qui m'a fait écrire doit ſervir d'excuſe à ma foibleſſe: d'ailleurs j'ai été entraîné par un motif de reconnoiſſance

A ij

qui me donne une eſpéce de droit à l'indulgence de tous les hommes ; ſi nous jouiſſons aujourd'hui des lumières de la raiſon, ſi le progrès qu'elle a fait parmi nous, à produit tant d'heureux changemens dans les Loix, les Mœurs & les Gouvernemens de l'Europe, à qui le devons-nous ? PLATON remercioit le Ciel de ce qu'il étoit né du tems de SOCRATE, pour moi je lui rends graces de ce qu'il m'a fait naître dans un ſiécle que DESCARTES a éclairé, & au ſein d'une Nation où l'humanité règne, où la raiſon commande, & où les Arts & les Sciences ſe perfectionnent tous les jours.



ELOGE DE RENÉ DESCARTES.

C'EST sur le sol de la liberté que la Philosophie a imprimé ses premiers pas dans le monde, c'est dans le lycée, dans le portique & dans les jardins d'Épicure, qu'elle a fait entendre pour la première fois ses leçons au genre humain ; c'est là que dégagée des liens de la superstition dont elle étoit enveloppée dans la Perse, dans l'Inde & dans l'Egypte, & que les foulant pour ainsi dire à ses pieds, elle daigna se communiquer aux hommes : mais

son règne ne dura qu'un moment ; à peine son flambeau commençoit-il à briller sur ces heureuses contrées, que le souffle du Despotisme Romain vint l'éteindre. La Philosophie sembla disparoître sous les ruines de la Grece assujettie : bientôt la Terre ne fut plus digne d'être son séjour ; & on la vit s'enfuir au bruit des chaînes de l'esclavage qui s'étendit dans l'Univers, & de la tempête des passions qui le bouleverserent.

Cependant malgré les ravages de cette férocité belliqueuse qui dévasta le Globe, & qui mêla toutes les Nations comme le flux & reflux mêlent les Eaux de l'Océan, les écrits de quelques Philosophes de la Grece se conserverent ; la barbarie qui ne put les anéantir servit à les faire respecter, & l'admiration aveugle qu'on eut alors pour les Anciens, divinisa toutes leurs erreurs : comment eût-on osé résister à l'autorité qui les accréditoit ?

Elles avoient pour appui le suffrage des plus grands hommes ; l'arche des connoissances humaines étoit soutenue par les Platons & les Aristotes ; aucun autre n'osoit y porter la main, & le respect unanime qu'on avoit pour leur mémoire entretenoit la crédulité.

Des siécles s'étoient écoulés, & les esprits rampans sur les vestiges des premiers Maîtres, erroient avec orgueil dans les ténébres de l'ignorance, quand tout-à-coup il parut un Génie hardi qui sembla suscité pour éclairer la Terre.

Soyez libres, dit-il aux hommes, cessez d'adorer l'Antiquité, cessez de vous prosterner devant elle, n'êtes-vous nés que pour porter comme des Esclaves les fers de ses préjugés ? Qu'est devenue votre intelligence ? Qu'avez-vous fait de votre raison ? Hommes, apprenez à penser ; laissez là toutes les Sectes de Philosophie ; qu'importe

que Platon & Ariſtote ayent parlé ; le genre humain n'eſt-il donc qu'un vil troupeau qui ſe traîne aveuglément ſur les traces de ſes conducteurs ?

Ainſi parla Deſcartes, & l'on vit les préjugés tremblans devant la raiſon dont il étoit l'organe, emprunter le glaive de l'autorité pour ſe défendre.

Ne ſoyons point ſurpris s'il fut malheureux & perſécuté, il eut le ſort de tous les hommes ſupérieurs à leur ſiécle ; trop au-deſſus de ſes contemporains pour en être admiré, il devoit ſe contenter intérieurement de la gloire qu'il obtiendroit auprès des races futures ; cet eſpoir ſeul dut le ſoutenir & l'encourager : il ne s'eſt point trompé, Meſſieurs, c'eſt vous qui lui décernez la palme qui lui eſt due, c'eſt vous qui demandez à l'Eloquence l'éloge de René Deſcartes ; c'eſt vous qui voulez faire reverdir le laurier qui le couronne ;

tonne ; dans ce moment j'oublie ma foibleſſe ; l'enthouſiaſme me ſaiſit, & s'il ne me rend pas digne de mon ſujet, il doit au moins faire pardonner ma témérité.

La meilleure manière de louer un grand homme, eſt de parler de ce qu'il a fait pour mériter ce titre ; je commencerai donc par vous entretenir des Ouvrages de Deſcartes, & je finirai par un précis de ſa vie.

PREMIERE PARTIE.

Quelque myſtérieuſe que ſoit la nature, il ſeroit peut-être moins difficile de la voir telle qu'elle eſt, que de la reconnoître à travers les enveloppes ſyſtématiques dont nous l'avons couverte : tous les efforts des hommes n'ont ſervi qu'à épaiſſir le nuage qu'ils vouloient pénétrer, ils ont tout défiguré avec les couleurs changeantes de leurs ſyſtêmes biſarres ; & trop aiſément ſéduits par les

phantômes illusoires de leurs préjugés, leur curiosité (1) inquiéte a tissu elle-même le voile qui les a continuellement trompés.

Au temps des fables, l'imagination (2) avoit donné naissance à une multitude innombrable de Dieux dont elle peuploit l'univers; tous les mouvemens de la nature se changeant en prodiges à ses yeux, lui paroissoient l'Ouvrage de quelque divinité : ce Polithéïsme grossier s'évanoüit à la voix des Philosophes; mais en substituant à sa place des hypothèses imaginaires, ils établirent & fondèrent, pour ainsi dire, de nouvelles erreurs.

Quand tous les systêmes anciens (3) parurent à la renaissance des Lettres, l'ignorance où l'on étoit alors, les fit respecter; l'on n'examina plus la nature que dans les ouvrages des Philosophes; je ne sçais quelle autorité antique avoit usurpé celle de la raison, je ne sçais quelle crédulité vile avoit abbruti

tous les eſprits, perſonne n'oſoit penſer ; & le fanatiſme ſuperſtitieux des ſectes, l'admiration baſſe & rampante des proſélytes, en donnant aux préjugés la pompe & les honneurs de la vérité même, ſembloient faire leur apothéoſe.

Au monde arithmétique de Pythagore, au monde géométrique de Platon, avoient ſuccèdé les qualités d'Ariſtote (4) ; & cette doctrine ſubtile, obſcure, imaginaire formoit alors tout le fonds des connoiſſances humaines ; Ariſtote étoit regardé comme le Prophéte de la Nature ; toutes les écoles retentiſſoient de ſes éloges, & l'Univers proſterné devant ſon idole (qui tantôt abbatue, tantôt relevée, avoit elle-même eſſuyé l'inconſtance des hommes) l'adoroit alors avec une eſpéce de vénération.

Pourquoi faut-il rappeller le ſouvenir de ces temps d'ignorance, (5) pourquoi faut-il à la

honte du genre humain en conserver la mémoire? Telle étoit la dégradation ou l'homme étoit tombé, qu'on pouvoit à peine le reconnoître sous le voile de la barbarie qui défiguroit ses traits, rien n'annonçoit plus en lui l'excellence de son être, il avoit perdu ce caractère éclatant qui l'éléve au-dessus de toutes les créatures ; déchu de son rang, & de sa supériorité, l'on ne voyoit plus luire sur son front ce rayon d'intelligence qui fait sa grandeur.

Cependant les Ecoles prétendoient posséder toutes les Sciences, l'on y entendoit la Physique avec ses qualités occultes, la Métaphysique avec ses questions abstraites y parler pompeusement un langage inintelligible ; & l'on voyoit les Scholastiques (6) prostitués aux opinions d'un seul homme qu'ils appelloient *Maître*, parer leurs sophismes du nom de la raison à laquelle ils insultoient ; à peu près comme ces Républicains superbes qui ont fait graver le

nom de la liberté sur les chaînes des malheureux qu'ils font gémir dans les cachots.

Qu'est-ce que cette raison dont les Ecoles se vantoient ? la reconnoîtrai-je (7) dans le tableau de leurs dissensions sophistiques ! la reconnoîtrai-je dans toutes ces disputes insensées qui les divisérent ? Non ! . . . ; la vraie raison compagne de la Paix doit unir tout le genre humain ; mais celle de ce temps n'étoit qu'un assemblage de préjugés antiques & héréditaires qui s'étoient perpétués d'âge en âge, (8.) & qui en roulant à travers les siécles, s'étoient encore chargés du limon de la barbarie.

Dans cet état, il falloit un homme qui aimât assez la vérité pour oser se faire jour jusqu'à elle, malgré les monstres qui l'environnoient ; il falloit un homme qui aimât assez ses semblables pour les délivrer de la tyrannie de l'opinion, pour les régénérer dans les droits

qu'ils avoient perdus, & pour leur rendre enfin le ſigne qui doit les diſtinguer dans la foule des êtres.

C'eſt ce que tenta Deſcartes, & c'eſt ce qu'il fit; mais comment oſe-t-il l'entreprendre? marqué lui-même du pli de l'éducation, ce téleſcope impur va défigurer la vérité qu'il cherche; il ſentit bien qu'il devoit oublier tout ce qu'il avoit appris, & mourir, pour ainſi dire, pour renaître à la nature.

Occupé tout entier de ce projet étonnant, il ſe retire dans la ſolitude, & c'eſt-là qu'abſorbé dans la méditation, il s'étudie à diſſiper toutes ſes notions habituelles, c'eſt-là que voulant ſe rendre maître de ſes opinions, il les cite toutes au tribunal de la raiſon pour y être jugées; enfin c'eſt-là, que ſemblable à un homme qui ſe plie à un régime nouveau pour rendre ſa ſanté inaltérable, Deſcartes met en uſage toutes les forces de ſon âme, pour ſe for-

mer, en quelque forte, un nouveau tempérament d'idées.

Pour cet effet il commence à douter de tout, il s'efforce même d'oublier qu'il existe, il tâche de s'anéantir, & dans cette espèce de mort à laquelle il se livre, il cherche à recueillir les seules notions claires qu'il recevra en revenant à la vie.

Mais le premier sentiment qui l'affecte, celui même qu'il ne peut éteindre, est le sentiment de son existence; le principe qui le meut & qui ne cesse de l'en avertir, est sans doute indépendant de la matière : c'est lui qui vient de la rendre insensible, c'est lui qui vient pour ainsi dire de l'annihiler; cette force est une preuve de sa spiritualité, & Descartes en tire ce fameux axiome. *Je pense, donc je suis.*

Convaincu de son existence, il ouvre les yeux à la nature : mais bientôt assiegé par une multitude de sensations, il ne peut se refuser

à l'évidence de leur accord ; & il eſt forcé de croire à l'exiſtence des objets extérieurs, parmi leſquels il reconnoît ſon propre corps qui lui étoit devenu abſtraitement étranger.

Il ſe procure ainſi des principes de certitude invariables, & comme il reconnoît qu'il ne les doit qu'à leur propre clarté ; il fonde là-deſſus cette regle célebre, de tenir pour vrai ce qui eſt clairement contenu dans l'idée qu'on a d'une choſe.

Le premier uſage qu'il fait de ſa regle, eſt de l'appliquer aux idées qu'il trouve en lui-même ; il remarque qu'il cherche, qu'il doute, qu'il eſt imparfait, mais il ſçait en même temps qu'il eſt plus beau d'être parfait ; cette idée qu'il trouve en lui-même lui paroît d'une telle évidence, qu'il en conclut qu'il y a un être ſouverainement parfait ; & comme l'exiſtence eſt un attribut de la perfection ; il

il croit pouvoir affirmer que Dieu existe avec autant de certitude qu'il a cru pouvoir affirmer que lui-même, Descartes, existe *puisqu'il pense.*

Il continue de cette sorte à lier ensemble une premiere suite de connoissances qu'il croit évidentes sur la nature de l'âme, sur celle de Dieu & sur la nature du corps.

Après la refonte qu'il vient de faire de ses opinions, après les avoir épurées dans le creuset de la méditation, Descartes projette de réformer toutes les connoissances humaines; il tient en main le fil qui doit le guider dans ce labyrinthe; c'est la Métaphysique qui éclaire sa marche, c'est elle qui le conduit : la Métaphysique est comme le tronc de l'arbre des Sciences; Descartes après en avoir étendu au loin les racines dans une logique évidente, jette les yeux sur les branches, il les parcourt toutes à la fois;

cet arbuſte qui ſortoit du ſein des ſiécles, foible, deſſéché, dépouillé de ſa verdure, va ſe ranimer, renaître & reverdir à ſa voix ; & bientôt fécondé par le ſoufle du génie, on le verra étendre ſes rameaux ſur tout l'Univers.

En effet il donne l'eſſor à ſon imagination, elle plane ſur la nature ; par ſa méthode il s'eſt fait des aîles qui doivent le porter ſur les hauteurs les plus inacceſſibles ; il prend ſon vol, il s'élève, & guidé par la géométrie, c'eſt avec ſon compas qu'il prétend meſurer l'eſpace.

Mais Deſcartes ſe défiant ſans ceſſe de ſes ſens, & craignant d'être trompé par leurs illuſions, ne veut ſuivre que la chaîne d'idées intellectuelles qu'il s'eſt compoſée, & c'eſt dans le déſert aride des abſtractions qu'il va faire éclore ſes hypothèſes.» Il commence par aban-
» donner tout ce monde aux diſputes des
» Philoſophes pour ne parler ſeulement que

» de ce qui arriveroit dans un nouveau
» monde * , si Dieu créoit maintenant quel-
» que part dans les espaces imaginaires assez
» de matière pour le composer , & qu'il
» agitât diversement & sans ordre les di-
» verses parties de cette matière, en sorte
» qu'il en composât un cahos aussi confus
» que les Poëtes en puissent feindre , & que
» par après il ne fît que prêter son concours
» ordinaire à la nature & que la laisser agir
» selon les loix qu'il a établies.

On doit sans doute être étonné de l'orgueil de ce projet : mais si quelqu'un eut jamais le droit de se faire pardonner une témérité aussi fastueuse , ce fut Descartes ; qui osera la reprocher à un homme, qui après avoir perfectionné l'Algébre , l'Analyse & la Géométrie des Anciens, s'étoit élevé dans une région d'idées d'où il voyoit

* Méthode, page 43.

tout le peuple sçavant à ses pieds ; lui seul avoit en quelque sorte défriché tout le vaste terrein des sciences, & déjà s'élevoient çà & là quelques vérités qu'il avoit fait éclore ; il continue, il poursuit ses recherches, il examine dans tous les objets les différentes analogies, & les diverses faces qu'ils lui présentent, & il oppose à l'obscurité de la nature, toutes les lumières de l'esprit humain.

Les Sciences ne paroissent à l'œil du Philosophe que comme différens filets tendus à la nature pour la surprendre ; on a multiplié les méthodes, mais l'objet, le but & la fin sont toujours les mêmes : il en est comme d'une forêt où les arbres semblent distans les uns des autres ; creusez la terre, les racines se touchent ; levez les yeux, les branches vont s'embrasser dans les airs ; Descartes dans l'ardeur qui le dévore, les assemble,

les compare, & les envisageant par tous leurs côtés, il poursuit en elles tous les rapports qu'elles peuvent lui offrir.

Déja il avoit fait l'application de l'algébre à la géométrie, & de la géométrie à la physique ; & c'est à la clarté des rayons qu'elles se réfléchirent, qu'il dut ses premieres découvertes, c'est en les attelant, pour ainsi dire de front, qu'il força la natute à lui dévoiler quelqu'un de ses secrets.

Mais à mesure que ses connoissances se multiplient, il découvre sans cesse un nouvel horizon ; bientôt il n'en a point d'autre que l'immensité même, l'espace s'aggrandit, l'univers n'est plus qu'un point à ses yeux ; & son imagination abandonnant la chaîne méthodique qui la captivoit, s'élance dans les cieux & va embrasser tous les mondes d'une vue universelle.

Les Loix de la Nature qu'il a dé-

couvertes (*a*) sont la Boussole qui le guide sur l'océan de l'infini ; conduit par elles, il s'éleve sur l'échelle des vraisemblances, & des probabilités jusqu'au trône de Dieu : c'est-là qu'après avoir créé un cahos imaginaire, il lui demande qu'il veuille doüer la matiere d'une certaine forme, & l'organiser d'un certain mouvement *. Il prétend que le concours de ces loix suffit pour tout ordonner, & il lui semble en effet que chaque élément va prendre la place que la pesanteur lui assigne, que la nature obéissante donne l'être à toutes ses productions,

(*a*) 1re Loi... Tous les corps tendent à persévérer dans leur état de repos, ou de mouvement, en ligne droite.

2e Loi... Le changement de l'effet est proportionnel au changement de la cause.

3e Loi... La répulsion & la réaction sont toujours égales.

* Dans son Traité de la Lumiere.

que les mondes s'arrangent, que l'univers marche, & que le temps commence.

Ne nous arrêtons point à tracer le tableau de cette hypothèſe; bornons-nous à rendre compte du ſyſtême de Deſcartes, & diſons avec lui; Que notre monde n'eſt qu'un grand amas de matière ſubtile dont le ſoleil occupe le centre; ſoit qu'en tournant ſur lui-même il communique ſon mouvement à la matière qui l'environne, ſoit que ce mouvement ſoit imprimé à toute la maſſe de la matière: toutes les ſphères qui nagent dans ce fluide, roulent & s'arrêtent ſur celui qui a la force de les ſoutenir & qui peut faire équilibre avec elles; mais emportées dans tout ce grand tourbillon dont elles ſuivent la direction, elles ſe compoſent en roulant de petits tourbillons particuliers, qui ſe preſſant & ſe heurtant ſans ceſſe les uns les autres, donnent lieu par ce frottement, & cette eſpèce

de choc, à différens balancemens & oscillations qui causent toutes les inégalités du cours des planètes.

Mais quittons le pinceau, laissons là les descriptions, & nous transportant dans l'espace, allons considérer la marche de toutes ces planètes à la fois; voyons-les suspendues à différentes hauteurs suivant la nature du fluide qui les porte, & contemplons le mouvement général de cette matière subtile qui les entraînant sans aucune résistance, leur fait parcourir leurs orbites avec une vélocité relative à la grandeur du cercle qu'elles décrivent.

C'est sous ce point de vue magnifique que la nature toute entiere paroît se dévoiler à nos regards, l'imagination vient de percer son voile mysterieux, & l'éclair quelle a fait luire dans les tenèbres dont nous étions environnés, paroît avoir ébloui jusqu'à la

raison

maison même ; servons-nous donc de ce flambeau, & ne craignons pas de dire (en rassemblant tout le systême cartésien sous une seule idée) que le mouvement général est l'âme qui gouverne l'univers, & que la diversité des fluides suffit pour le maintenir dans l'ordre.

Tel est le plan abrégé du systême de Descartes ; mais je m'apperçois qu'en rendant compte de ses idées, je viens, pour ainsi dire, de passer en revue tous ses ouvrages ; cependant cela ne suffit pas : jettons encore sur chacun d'eux un coup d'œil particulier, & pour mieux le peindre rendons-lui tous ses traits.

Il débuta par sa méthode qui est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & qui servira d'époque éternelle pour marquer le retour de la raison dans le monde ; la Logique qu'il a établie, est le plus beau monument qu'on

lui ait jamais élevé; Descartes simplifioit tout parce qu'il voyoit tout; il traita cette Science comme il traita depuis l'Algébre & la Géométrie; il lui marqua son domaine, en fixa les limites, lui traça le genre d'objets qu'elle devoit embrasser, & la réduisit aux quatre règles générales (*b*) qui sont le fondement de sa nouvelle Philosophie.

Cette méthode se présentoit avec un appareil de preuves qui devoient la faire triompher de toutes les cabales scholastiques; elle étoit accompagnée de trois essais qui la rendirent aisement victorieuse: je veux parler de sa

---

(*b*) 1re Regle... De ne rien recevoir pour vrai qu'il ne connût être tel évidemment.

2e..... De diviser les choses le plus qu'il seroit possible pour les mieux résoudre.

3e..... De conduire ses pensées par ordre, en commençant par les objets les plus simples.

4e..... De ne rien omettre dans le dénombrement des choses dont il devoit examiner les parties.

Dioptrique, (10) de ſes Météores (11) & de ſa Géométrie, (12) ouvrages où il parut ſi ſupérieur à toute l'antiquité, qu'il commença à détruire le reſpect qu'on avoit pour elle, & à l'avilir même aux yeux de ſes propres adorateurs.

Il en eſt de l'Arithmétique, de l'Algèbre & de la Géométrie, comme de tous les Arts Méchaniques en général, dont la perfection conſiſte dans la ſimplicité de l'exécution. Deſcartes reconſtruiſit en quelque ſorte ces Sciences ſur de nouveaux principes & les enviſageant ſous de nouvelles faces, il les réduiſit à des rapports ſimples & généraux qui ſervirent à lui faciliter la ſolution d'une infinité de problêmes qu'on croyoit impénétrables. Mais ce qui immortaliſera ſurtout ce grand homme, c'eſt l'application qu'il a ſçû faire de l'Algèbre à la Géométrie & de la Géométrie à la Phyſique : voilà l'invention qui a

servi à perfectionner toutes nos connoissances, voilà le coup de génie qui nous a facilité toutes nos découvertes ; la nature elle-même surprise n'a pû échapper à la nouvelle maniere dont elle s'est vue attaquée.

Passerois-je sous silence l'avantage qu'il nous a encore procuré, en nous donnant ainsi le moyen de bannir de la Philosophie toutes les hypothèses ; comment oseroient-elles y reparoître ? la Géométrie règne à présent dans tout l'univers ; aidée de l'Algébre, elle a pris un vol plus rapide & plus étendu que jamais, & portant dans l'infini son regard audacieux, elle est allée jusqu'à sonder ses profondeurs : le jour de la vérité s'est répandu sur tous les sentiers qu'elle a parcourus ; & sa lumière a été pour les Philosophes dans l'investigation de la nature, ce qu'est aujourd'hui l'aiguille aimantée pour les navigateurs sur les Plaines de l'Océan.

Enfin toutes les Sciences Mathématiques firent dans les mains de Descartes des progrès infinis ; & il les poussa tout d'un coup aussi loin qu'elles pouvoient aller ; qu'on ne soit point surpris de ce que j'avance ; n'est-ce pas lui qui par sa méthode des *tangentes* sembla ouvrir la barrière du champ de l'infini où tant de Géomètres se sont jettés sur ses pas, & où ils ont fait des incursions si rapides, qu'on pourroit dire qu'il a été presqu'entierement parcouru ?

Parlerai-je de la Physique de Descartes ? Oui sans doute je le dois ; mais que ce soit pour confondre l'orgueil de l'esprit humain : la vérité que l'homme peut connoître tient dans l'ordre de ses rapports le même rang que la vertu qu'il peut pratiquer ; il devient le jouet & la victime de tous les extrêmes qui ne conviennent point à sa nature ; veut-il franchir les limites de

ſon être, la vérité n'eſt plus qu'erreur, ſes vertus ne ſont plus que des vices.

Pourquoi craindrois-je d'avouer les écarts du génie de Deſcartes, pourquoi craindrois-je de dire qu'en voulant rendre raiſon de tout il s'abuſa ? Ses écarts même ſeront utiles; c'eſt ainſi qu'il a marqué à l'intelligence humaine les bornes qui lui ſont preſcrites, c'eſt ainſi que meſurant l'étendue de ſon pouvoir, il lui a appris & le ſecret de ſes forces, & le ſecret de ſa foibleſſe. Ses erreurs doivent nous éclairer ſur notre imperfection, & ſes Ouvrages enfin, peuvent être regardés comme des monumens propres à nous faire connoître, quels ſont les droits & les limites du rang que nous occupons dans l'ordre des créatures.

Mais s'il nous eſt défendu de pénetrer dans l'eſſence des choſes, il nous ſera du moins permis d'examiner les effets : cette Philoſophie (qui eſt celle de l'homme) reçut encore des obſervations de Deſcartes ſes plus

grands accroissemens ; qu'on en juge par les travaux immenses que semblent étaler son traité de l'homme & ses autres ouvrages Physiologiques ; (13) l'anatomie lui doit beaucoup de découvertes, il soutint la circulation du sang, & ce fut lui qui donna pour ainsi dire, entrée à cette vérité en France.

Après avoir parcouru tout l'univers, Descartes sembla revenir sur ses pas ; sa méthode n'étoit que comme l'échaffaudage d'une Méthaphysique nouvelle qu'il voulut achever dans ses méditations, (14) ouvrage où les questions les plus épineuses sur la distinction de l'esprit, & du corps, sur la meilleure manière de conduire son esprit pour connoître la vérité, & sur l'existence de Dieu, y sont traitées avec des vues si grandes, & où les raisonnemens sont ourdis, si l'on peut le dire, avec le fil d'une logique si évidente, que l'on doit avouer à sa gloire que par

sa nouvelle manière de raisonner, il refondit en quelque sorte l'entendement humain.

En vain je me presse, en vain je jette à part une multitude de choses (15) qui demanderoient toutes un discours; des hauteurs intellectuelles de la Métaphysique je suis encore obligé de suivre Descartes dans les profondeurs de la morale; il vient de considérer l'homme dans ses rapports avec la nature & avec l'être suprême, il veut de nouveau l'envisager dans ses rapports avec ses semblables & avec la société, & mesurer tout à la fois les deux extrémités de cette chaîne immense. Il avoit d'abord été dégoûté de cette Science à la vue des contrariétés des systêmes des anciens Philosophes, (16) & se bornant à remonter à ses premiers principes, il s'étoit contenté de rassembler tout ce corps de doctrine

trine sous le point de vue de quatre maximes généralles (c) qu'il avoit fait servir de règles à sa conduite; mais lorsque dans la suite cette étude devint l'objet particulier de ses méditations, il prouva bien par son traité des passions, (17) qu'il étoit aussi supérieur dans ce Genre que dans tous les autres. Ainsi Descartes épuisant par ses spéculations, toutes les

(c) 1re Maxime. D'obéir au Loix & aux Coutumes de son Pays.

2e ..... D'être ferme & résolu dans ses actions & suivre aussi constamment les opinions les plus douteuses quand il se sétoit une fois déterminée; que si elles étoient très-assurées

3e .... De travailler à se vaincre soi-même plutôt que la fortune, changer ses desirs plutôt que l'ordre du monde & se persuader qu'il n'y a que nos pensées qui soient véritablement en notre pouvoir.

4e ..... De faire choix de la meilleure des occupations qui sont agir les hommes en cette vie, de préferer, sans blâmer les autres, celle de cultiver sa raison, & d'avancer dans la connoissance de la vérité autant qu'il lui seroit possible.

connoiſſances humaines, fit lui ſeul tout le tour du monde littéraire, & poſant ſur ſes confins les colonnes qui ſembloient y devoir ſervir éternellement de limites, ce ſçavant Hercule alla pour ainſi dire y graver l'inſcription du *nec plus ultra* que peu de Philoſophes ont pû lire & qu'un ſeul homme oſa jamais effacer.

Arrêtons nous ici pour jetter un coup d'œil ſur le Cartéſianiſme, & pour admirer avec quel éclat il parût en Europe. La beauté & la magnificence de ce ſyſtême qui ſemblent répondre à la grandeur & à la Majeſté même de la nature, ne manqua pas de s'attirer des Enth ouſiaſtes; toutes les nations l'adoptèrent & l'admiration devint générale; comment eut on pu ſe défendre contre la ſéduction de cette théorie? Les phénomènes de l'électricité qui la favoriſent, l'explication qu'elle donne de la cauſe du

ressort & de l'élasticité, l'avantage qu'elle a de rendre raison de la pesanteur par la force centrifuge, sembloient former une espèce de parti dans la nature pour la faire triompher, & ce sentiment qui nous rend en quelque sorte palpable ce fluide invisible qui sert d'agent à toutes nos sensations, lui fournissoit encore un préjugé universel qui parloit continuellement en sa faveur.

Cependant au commencement de ce siécle, il parut un homme qui entreprit de renverser l'édifice de Descartes; éclairé par sa méthode & par sa Géométrie, ce fut avec ses propres armes qu'il osa le combattre: il fit main basse sur tous les tourbillons; rejettant le plein il ramena le vuide, & par la précision avec laquelle il soumit à son calcul tous les Phénomènes des corps célestes il montra qu'ils obéissoient tous à une loi universelle qu'il appella *attraction*

Quoique le Neutonianisme ait été fort combattu, il n'en est pas moins vrai que l'attraction existe, que tous les Phénomènes l'attestent, & qu'on ne peut la revoquer en doute ; mais pour cela, faudra-t-il abandonner Descartes ? quoi donc le soufle de la nouveauté va-t-il réduire en poudre ce Colosse immense dont les pieds touchoient aux enfers & dont la tête majestueuse alloit se perdre dans les cieux ? parce que la nature a ses écarts, peut-on dire qu'elle agit d'une manière aveugle, parce que le Génie a ses erreurs doit-on proscrire ses Ouvrages ? soyons justes, oublions les chiméres de Descartes, mais respectons ses découvertes, faisons grace aux erreurs en faveur des vérités, & ne jugeons les systêmes qu'avec la circonspection avec laquelle on jugeoit la mémoire des hommes en Egypte.

Cependant il faut convenir que l'hypothèse

cartésienne paroît être aujourd'hui avec raison géneralement rejettée ; mais le discrédit de cette théorie est un nouvel éloge pour Descartes : c'est lui qui semble avoir fait proscrite ses propres opinions ; ce sont les lumières qu'il a répandues, qui ont préparé la chûte de ses erreurs, & sa défaite est en quelque sorte devenue le sujet de sa gloire. Ayons donc enfin le courage d'abandonner son systême & d'avouer qu'il y à trop de difficultés à dévorer dans les tourbillons pour les admettre. En effet Messieurs, au milieu des ténèbres ou les hommes s'égarent, réduits à former des hypothèses, ils n'ont donné le nom de vérités, qu'à celles qui étoient éclairées d'une plus grande vraisemblance. La raison, la balance à la main, pese les faits, les expériences & les probabilités des Philosophes, & c'est de la différence des poids que dépend la fortune de leurs systêmes particuliers ; celui de Neu-

ton paroît dans ce cas l'emporter sur tout autre, & l'existence des forces centrales se prouve par des inductions trop évidentes pour pouvoir en douter.

Ces deux grands hommes qui ont été dans une si grande opposition de sentimens, ont eu cependant de grands rapports; tous deux ont créé une Géométrie nouvelle, tous deux ont connu la necessité de la transporter dans la Physique; mais l'un n'écoutant que l'inspiration du Génie, soumettoit l'Univers aux loix de son imagination, l'autre n'écoutant que la voix de la nature s'élevoit aux découvertes par le chemin tortueux des expériences; l'un hardi & superbe planant avec les aîles de l'aigle, en avoit l'audace & la fierté, l'autre timide & modeste craignant de s'égarer, n'osoit se fier à ses forces. Descartes créa la Philosophie, Neuton la perfectionna: le

premier environné des tenèbres de l'Ecole foulant à ses pieds les opinions & marchant sur la tête des préjugés, se fraya une route nouvelle, le second en suivant les sentiers de lumière qu'il trouvoit tracés, alla plus loin sans doute; mais ce fut Descartes qui lui aida à le surpasser : il eut ainsi part à la gloire même de son vainqueur, & l'on peut appliquer à Neuton ce que Clitus disoit à Alexandre » *tu as* » *vaincu, mais c'est avec les soldats de* » *Philippe.*

SECONDE PARTIE.

A combien de persécutions n'est pas exposé l'homme de Génie, quand il s'éleve au-dessus de son siécle, à combien de traverses ne doit-il pas s'attendre? le préjugé qui enfante la superstition, & l'ignorance qui les allaite

tous deux, sont les Eumenides qui le poursuivent pendant sa carrière, & qui le tourmentant sans relâche creusent elles-mêmes son tombeau.

Descartes les trouva sur le seuil du temple de la gloire : l'Envie étoit avec elles & les guidoit ; on les vit à sa voix, se jetter sur lui avec rage ; & pendant tout le reste de ses jours il devint le jouet & la victime de leurs fur-

Tel est le précis de sa vie ; mais cette esquisse ne suffit pas : après avoir dit ce que Descartes a fait pour les hommes, je dois encore raconter ce que les hommes ont fait pour lui ; que la vérité simple en expose aujourd'hui le tableau ; qu'en dépeignant les persécutions qu'il éprouva, elle aille faire rougir la postérité indignée de l'injustice de ses contemporains ; que cette honte soit comme une Digue qui préserve le berceau des grands hommes à venir ;

des

des mêmes malheurs, & que faisant éclore dans toutes les âmes des sentimens de bienveillance & d'équité, elle aille défendre & protéger à jamais tous les bienfaiteurs du genre humain.

LA MORT venoit d'enlever les Sçavans * les plus distingués de la République des Lettres, lorsque la nature sembla vouloir produire un homme qui pût lui seul réparer cette perte; elle fit naître Descartes en France (18), & c'est dans son sein qu'on vit croître avec lui toutes les connoissances humaines.

Descartes montra bientôt ce qu'il étoit, son génie se déclara dès l'enfance & parut présager sa supériorité; (19) dès qu'il fut en état de connoître, il voulut étudier à fond, toutes les Sciences, sa curiosité s'étendoit à tout, & sa pénétration alloit tout approfondir; il

* Voyez la vie de Descartes par Baillet, f. 11.

parcourut ainsi la Logique, la Métaphysique, la morale & la Physique ; mais ce qui annonça surtout ce qu'il devoit être, ce fut le dégoût même qu'il prit pour les connoissances de son siècle : quoique jeune, il perça l'obscurité qui les environnoit, & bientôt il découvrit le néant des titres vains dont elles se paroient orgueilleusement. La Philosophie perdit alors tout son charme à ses yeux ; dépouillée de l'éclat qu'elle emprunte de la vanité de l'esprit humain, elle ne parut à Descartes que comme une chimère brillante qui l'avoit trompé ; il reconnut bien, ou plutôt, il eut le génie de reconnoître qu'il étoit encore dans l'ignorance, & que toutes les Sciences annoncées avec faste n'avoient que des dehors trompeurs, comparables à ces ouvrages de perspective qu'on admire de loin, & qui ne sont de près qu'un amas de figures grotesques & de couleurs bisarrement assorties.

Mais ce n'étoit point impunément qu'il s'élevoit ainsi audessus de son siècle ; ses refléxions le jetterent dans une mélancolie profonde qui le fit renoncer à l'étude, & qui le disposa pour lors à suivre le parti des armes auxquelles sa famille le destinoit. Sans doute que tout homme marche vers sa destinée, inévitablement entraîné par la chaîne des circonstances, qu'elle dispose sur sa route suivant un arrangement inintelligible que nous nommons *hazard* ; Descartes vient de renoncer aux Sciences, & à peine est-il à Breda *, qu'un problème qu'il voit affiché réveille en lui le goût qu'il vouloit étouffer ; toutes ses idées se tournent de nouveau du côté des Mathématiques & le hazard qui le conduit alors à Prague, séjour du fameux Tichobrahé, décide enfin son sort ; qui auroit cru que cette

* Vie de Descartes par Baillet, £. 43.

petite circonſtance deviendroit la cauſe de toute la révolution qui eſt arrivée dans les Sciences ? Deſcartes ne peut entendre parler ſans émotion de ce grand homme ; dans l'inſtant ſes irréſolutions ſe fixent, & c'eſt alors en effet que retiré ſur les frontières de Baviere, il commence à ordonner ſa méthode.

Mais les nouveaux projets qui l'entraînent dans la ſolitude, renouvellent bientôt ſon deſeſpoir, & la méditation multipliant ſes doutes, ne ſert qu'à faire renaître ſes premieres inquiétudes ; Deſcartes incertain & irréſolu n'a pas la force de ſe rendre maître de ſes opinions. Il ſent que pour ſe dépouiller des erreurs qu'il veut détruire, il faut renverſer tout le ſyſtême des Sciences qu'il trouve établies, il n'oſe point encore ſe permettre cette témérité, & le poids des âges & des ſiécles (qui les

rendoit alors respectables) semble en imposer à son imagination.

Tourmenté par ses propres idées il cherche à se fuir lui-même, il quitte sa retraite, renonce à tout état, & se résout à passer sa jeunesse à voyager; mais déjà sa réputation le suivoit partout & lui devenoit pour ainsi dire importune; il fallut que pour recouvrer son repos, il se dérobât à sa propre gloire, & qu'il allât chercher en Hollande une solitude où il pût loger avec lui la liberté & l'indépendance. La tranquillité dont il espéroit jouir dans ce Pays, lui parut favorable au dessein qu'il avoit de consacrer sa vie à la méditation : Descartes s'y fixa; (20) & c'est de là qu'il envoya dans le monde en différens temps tous ces Ouvrages fameux, qui semblables à des vents favorables allèrent peu-à-peu dissiper les nuages de la Barbarie.

Cependant sa Philosophie en pénétrant dans l'Université d'Utrecht (21), étoit allée s'y faire deux disciples qui y soutenoient avec courage la doctrine de leur Maître ; tous deux ils luttoient comme de nouveaux athlêtes contre les préjugés qui s'y opposoient ; & déjà ces préjugés même commençoient à s'enfuir , lorsque l'envie suscita un homme vil qui les appella à son secours & qui entreprit de se servir d'eux pour poursuivre Descartes.

Dès ce moment notre Philosophe n'eut plus de repos ; semblable à la Robe de Nessus , l'envie en s'attachant à lui ne le quitta pour ainsi dire qu'après l'avoir consumé ; la Religion , (ce prétexte ordinaire) devint l'arme offensive de Voetius : c'est ainsi que cachant sa haine sous ce bouclier sacré il parvint à faire respecter sa vengeance , à-peu-près comme ces reptiles im-

purs, qui couverts du bandeau de la superstition se faisoient adorer en Egypte.

A quels excès se porte la jalousie? on vit alors ce méprisable Voetius cherchant de tous côtés des ennemis à Descartes, animer à la fois les Catholiques & les Protestans contre lui; n'alla-t-il pas jusqu'à faire retentir les Chaires des Universités des noms de relaps & d'hérétique, pour le rendre non seulement suspect, mais encore odieux à la multitude toujours aveugle & à l'autorité toujours tremblante? n'alla-t-il pas jusqu'à l'accuser publiquement d'Athéïsme? lui qui ne cessa de démontrer l'éxistence de Dieu, lui qui fut un des plus grands protecteurs de cette vérité; lui dont toute la Métaphysique portoit sur ce principe, lui enfin qui faisant servir cette preuve à soutenir l'immortalité de l'ame finit par avancer que les bêtes étoient des machines

pour aggrandir encore plus la diſtance qu'il y a de l'animal à l'être qui penſe.

Eroſtrate brula le temple d'Ephèſe pour s'immortaliſer, Vœtius perſécutoit le grand homme du ſeiziéme ſiécle pour avoir part à ſa gloire ; que celui-ci ſurtout ſoit l'opprobre du genre humain, il en fut le fleau : Deſcartes, il eſt vrai, conſerva toujours une âme ferme & inacceſſible au milieu des perſécutions ; mais qui ſçait ſi la calomnie n'a pas détruit en lui, ſinon l'amour de la vérité, du moins cette audace qu'elle inſpire, ce courage avec lequel on oſe avouer ſes penſées, & cette liberté mâle qui eſt comme la ſéve féconde qui fait germer les vérités.

Cependant la Renommée alla dans le nord avertir Chriſtine qu'il exiſtoit de ſon temps un Philoſophe qui devoit illuſtrer le ſiècle

où elle vivoit ; bientôt dévorée du desir de le connoître & d'apprendre sa Philosophie, elle résolut de l'appeller auprès d'elle ; mais comment tenter Descartes ? insensible à tout, à la fortune ainsi qu'à la puissance, il méprisoit jusqu'à cette réputation même qui étoit la récompense de ses travaux ; & trop au-dessus des hommes pour les estimer, leur gloire ne lui paroissoit qu'une vapeur brillante, telle que celle que l'on voit s'élever de la fange des marais, & qui portées dans l'atmosphère vont s'y revêtir des couleurs éblouissantes du Soleil.

Rien n'étoit donc capable de l'ébranler : Christine vit bien que sa grandeur même n'étoit qu'un titre de plus pour se faire dédaigner, elle emprunta la voix de l'amitié pour avoir accès jusqu'à son cœur ; elle le fit solliciter (22) par le Ministre de France de venir en Suede, Descartes céda ; il parut devant la

Reine avec la même liberté que Platon parut à la Cour de Denis ; il condescendit à lui apprendre sa Philosophie, mais avant tout il demanda (23) à être dispensé du cérémonial ; il en fut affranchi, & l'on peut dire que ce fut là, la premiere leçon qu'il lui donna.

Christine ne jouit pas longtemps du bonheur de posséder un Sage ; la mort vint le lui enlever aux pieds de son trône ; (24) mais qu'on sçache qu'elle s'attendrit sur la perte de son illustre Maître ; qu'on sçache qu'elle le pleura : ce trait ornera plus sa vie que tout ce que les fastes de son regne peuvent raconter en sa faveur ; & l'on se souviendra longtems des larmes qu'elle a versées sur la cendre de Descartes, pendant que toutes ses autres actions seront oubliées.

Tel fut le sort de ce Philosophe, qu'après avoir consacré sa vie à éclairer les hommes, banni, pour ainsi dire, de tous côtés par l'Ostra-

cifme des perfécutions, il alla mourir dans une terre étrangère : mais l'amitié lui rendit les derniers dévoirs ; (25) & un fimple Particulier eut feul cette gloire, de payer à fon ombre les honneurs qu'eût dû lui rendre le genre humain, femblable à cet affranchi qui dreffe à Pompée fur les bords de l'Afrique, un bucher qu'eût dû lui élever la Répuplique Romaine.

On ne reconnut le mérite de Defcartes que quand il ne fut plus ; les ferpens de l'envie qui n'avoient ceffé de le pourfuivre durant fa carrière, vinrent expirer fur fa tombe ; il fut comme Homère malheureux, perfécuté pendant fa vie ; & la même deftinée les attendoit tous deux ; à la mort du Prince des Poëtes, on vit toutes les villes de la Grece fe difputer l'honneur de lui avoir donné le jour ; quand Defcartes mourut, on vit de même toutes les villes de la Hollande fe féli-

citer de l'avoir possédé ; la France le redemanda à la Suède ; la gloire de ce Philosophe vint du fond du nord lui reprocher sa lenteur à lui rendre justice, & Descartes de son tombeau força sa patrie à lui rendre les honneurs qu'il méritoit. (26)

Mais quoi ! ces frivoles tributs suffisent-ils à sa mémoire? Neuton & Pope reposent avec les Rois ; la France est-elle donc la seule nation qui marche avec indifférence sur la cendre de ses grands hommes ? ô Descartes, ton ombre jouira de l'encens qui t'est dû ; une Académie illustre t'apprête un nouveau triomphe ; tu seras loué non par un marbre qui passe, non par une statue qui se brise, non par un monument qui se détruit ; mais ton éloge consacré dans ses fastes vivra éternellement, & ira avertir nos derniers neveux du respect & de la vénération que nous eumes pour toi.

Parmi tous les Philoſophes qui ont bien mérité du genre humain, Deſcartes tiendra le premier rang; la Philoſophie ſuperſtitieuſe ſous Pythagore, effrontée ſous Diogene, orgueilleuſe ſous Zenon, voluptueuſe ſous Epicure, trompeuſe ſous Pirrhon, rêveuſe ſous Platon, chimérique ſous Ariſtote, avoit changé de figure en changeant de peintre, & dénaturée par le pinceau des Sectes elle en étoit devenue méconnoiſſable; mais Deſcartes lui rendit ſes vrais traits, il la réduiſit à l'étude de la nature & à l'exercice de la raiſon; la vraie Philoſophie vint habiter dans ſes Ouvrages, & c'eſt-là que ſe conſervera éternellement, comme ſur les autels de Veſta, le feu ſacré de ſon Génie.

On ne ſçauroit jamais aſſez rendre hommage à tous ceux qui comme Deſcartes ont perfectionné la raiſon humaine; à meſure que ſon empire s'étend, il ſemble que celui des

passions diminue & par conséquent tous les maux qu'elles entraînent après elles & qu'elles vomissent ici-bas ; que l'on porte les yeux sur les temps d'ignorance, la terre occupée par l'hydre de la superstition devient le théâtre des plus sanglantes horreurs, & l'on voit ses cent têtes multipliées & reproduites de toutes parts, s'abreuver du sang qu'elle fait couler ; mais quand la lumière de la Raison a commencé à briller, les mœurs se sont adoucies, la discorde à disparu avec les préjugés qui la nourrissoient, & l'on a remarqué que l'espèce humaine tendoit alors de plus en plus à s'améliorer.

Par quelle fatalité arrive-t-il donc que tous les Philosophes qui ont honoré l'humanité & éclairé le genre humain aient été persécutés? pourquoi faut-il qu'il ayent éprouvé tous les fleaux de l'opprobre, & de l'adversité ? pourquoi faut-il que leur vie ne

paroiffe devant les yeux de la poftérité qu'à la honte de leurs contemporains? pourquoi Socrate eft-il condamné à la mort? pourquoi Gallilée eft il trainé dans les prifons de l'Inquifition? pourquoi Defcartes meurt-il fugitif hors de fa patrie?

Tout nous attefte qu'autrefois la vérité n'étoit pas faite pour les hommes; les paffions & les préjugés qui dans tous les temps fe font attachés à lui faire la guerre, n'ont ceffé de la pourfuivre avec le glaive de l'autorité; il a fallu que pour échapper à leurs piéges la vérité fe foit couverte d'un voile & qu'elle ait ainfi trompé leur furveillance: ce ne fut plus alors que fous les emblêmes & fous les hiéroglyphes qu'elle ofa fe montrer; parcourez l'Afie & l'Egypte, vous découvrirez fes caractères fur les piramides de Memphis, & fur les portiques des Temples de la Grece; mais les feules traces qu'elle ait laiffés de fon paf-

ſage dans tous les lieux où elle a daigné paroître, ont toujours été revêtues du nuage de l'obſcurité, qui s'épaiſſiſſant aux yeux de la multitude, ne s'éclairciſſoit qu'à l'œil du Philoſophe.

Il n'eſt plus temps, ô Vérité, d'uſer de ces ſtratagêmes; la Raiſon a préparé ton triomphe; jette les yeux ſur les temples qu'elle a fait élever de tous côtés en ton honneur, ne crains plus les perſécutions, les Rois même s'empreſſent à te protéger, viens, parle, fais entendre ta voix ſur la terre, daigne inſtruire les hommes, il ſont enfin dignes de te connoître.

FIN.

NOTES

NOTES

SUR L'ÉLOGE DE RENÉ DESCARTES.

PAge 10. (1) Le soin de notre conservation est le premier motif qui nous a fait chercher à pénétrer les secrets de la Nature pour pouvoir distinguer ce qui peut nous nuire, & ce qui peut nous être utile : l'impatience de connoître tout ce qui nous environne fut donc la cause de nos premières erreurs ; l'esprit humain avide de sçavoir, s'est hâté d'adopter les hypothèses les plus grossières : vérités ou préjugés, qu'importe; il faut à l'homme une opinion qui le fixe & qui le rassure sur le cours des événemens. Aussi la Secte de Pirrhon fut-elle la plus étonnante de toutes ; le scepticisme est un état cruel, & l'effort qu'il suppose paroît tant au-dessus de la foiblesse humaine, qu'on en a fait aujourd'hui la vertu des Philosophes, c'est-à-dire une vertu qui ne convient qu'à la plus haute sagesse.

Ibid. (2) Autrefois l'imagination expliquoit seule tous les phénomènes de la Nature. C'est elle qui colora d'abord du pinceau de ses illusions le tableau de tous les systêmes qui parurent, & les Sens furent en quelque sorte les premiers Physiciens du Monde. La cosmogonie d'Hésiode & les Fables d'Homère étoient le Code Religieux des Grecs ; les Mages dans la Perse, les Gymnosophistes dans l'Inde, les Prophètes en Egypte, les Chaldéens en Assyrie & les Druides chez les Gaulois, s'étoient composés des hypothèses imaginaires qui les guidoient dans l'interprétation de la Nature, & dont ils se servoient pour en imposer aux hommes.

Ces premiers préjugés durerent longtemps, la Philosophie

étoit un mystère chez toutes les Nations ; liée au culte sacré elle étoit devenue obscure, impénétrable, & les Prêtres se faisoient partout respecter à la faveur de leur science énigmatique. Tel étoit le talisman qui tenoit les Peuples & les Rois mêmes à leurs pieds : leur intérêt étoit donc d'entretenir la crédulité, de conserver perpétuellement leur pouvoir en éternisant la durée des coutumes & des opinions qui les rendoient respectables ; aussi voit-on peu de changemens chez les anciens Peuples, ils en sont, presque tous, restés à leurs premières traditions que leur antiquité même ne faisoit paroître que plus vénérables à leurs yeux. C'en étoit fait du genre humain ; la superstition sembloit devoir le condamner à une ignorance éternelle, si la Philosophie ne s'étoit choisi un Peuple privilégié ; la Grece fut son berceau : & c'est là que devenant pour ainsi dire populaire, elle déchira le voile obscur qui la rendoit ailleurs mystérieuse ; les préjugés alors n'eurent d'autre autorité que celle que leur prêtoit l'air de vraisemblance & de raison qu'ils furent forcés d'emprunter pour se faire accueillir. Ce ne fut plus que l'évidence des principes qui fit la fortune des Sectes : mais combien de systêmes bisarres ne nâquit-il pas, de cette succession de Philosophes & de Sophistes qui inonderent la Grece ! telle est la foiblesse de l'esprit humain, qu'il lui a fallu un temps infini pour arriver à quelque chose de raisonnable ; & c'est cette multitude même d'erreurs, & d'opinions fausses, dont il fut longtemps le jouet, qui servit à préparer la naissance des vérités qui ont été découvertes, semblables à ces combinaisons fortuites qui dans le sein du cahos précédèrent l'ordre du monde.

Cependant ces foibles rayons de lumière qui parurent dans la Grèce au milieu de ces temps d'ignorance, tels que ces éclairs que l'on voit scintiller & disparoître dans l'obscurité de la nuit, ne firent que briller un moment ; le Despotisme naissant du sein

de la corruption alla dévorer de tous côtés le seul bien qui restoit aux hommes : la liberté ; à peine eût-elle disparu de dessus la terre que les esprits desséchés & flétris par le soufle de la tyrannie reçurent l'empreinte de ses fers ; il fallut obéir, on n'osa plus penser ; & l'on en vint à ce point d'abaissement, que l'on vit les préjugés avoir dans chaque état le même cours que la monnoye du Prince.

Enfin quelques Philosophes parurent & ramenèrent la Raison dans le monde, c'est aux Ramus, aux Bacons, qu'elle doit ses premiers succès ; mais c'est à Descartes qu'elle doit le sceptre & l'empire qu'elle a repris sur les hommes.

Ibid. (3) Il me seroit facile ici de faire parade d'une grande érudition en rapportant tous les systèmes des Anciens, mais ces systèmes sont consignés dans tant de livres qu'on ne me pardonneroit pas d'aller inutilement les copier ; d'ailleurs à quoi sert de sçavoir que l'un regardoit l'eau comme le principe de tout, l'autre l'air, l'autre le feu ; le creuset de nos Chymistes nous en apprendra toujours plus que tous les cerveaux Philosophiques.

Pag. 11 (4) Après la chûte de Constantinople, les Grecs fugitifs allèrent porter en Italie les ouvrages des Philosophes qui s'étoient conservés ; la doctrine de Platon eut d'abord la préférence sur celle d'Aristote. On ne comprendroit jamais comment dans ces temps d'ignorance, on pouvoit même avoir l'esprit de comparer ces deux Philosophies, si je n'ajoutois que ce ne fut point le Sentiment ni la Raison qui jugèrent. Platon ne fut préféré que parce que sa Philosophie paroissoit plus conforme au Christianisme, « les Ecclesiastiques croyoient y trouver le » verbe ou la parole divine, parce que Platon a dit que Dieu » est un entendement qui est père & auteur de cet univers, » que son idée & la connoissance qu'il a de soi-même, est le » modèle du monde. »

Les écrits d'Aristote furent alors censurés comme des sources exécrables de toutes sortes d'erreurs & d'hérésies ; mais quand les Scholastiques eurent ressuscité sa mémoire, & qu'ils eurent fait recevoir dans l'école ses commentaires altérés, la Raison n'osa plus paroître que sous son nom. Bientôt la prévention crut voir dans ses ouvrages la doctrine d'un Dieu en trois Personnes ; le Peripatétisme s'introduisit dans la Théologie Chrétienne, & cette alliance bizarre augmentant le respect qu'on avoit pour Aristote, ses décisions devinrent des régles de foi. Ainsi le sort même des Philosophes est assujetti à l'influence des opinions dominantes, & le Cartésianisme ne doit peut-être ses plus grands succès qu'à la conciliation qu'a établie Mallebranche entre ce systême & la Religion Chrétienne.

Ibid. (5) Le Clergé étoit encore si ignorant dans le VIIIe siécle, qu'il n'entendoit pas le latin des offices divins ; dans le Concile qu'on tint à Châlons, dans le IXe siécle, les Pères de ce Concile firent un Canon pour exhorter les Ecclésiastiques à écrire exactement leurs Manuels, de crainte que croyant pieusement & de bonne foi demander une grace à Dieu, ils ne lui demandassent précisément le contraire.

Qu'on juge encore des lumières du plus éclairé des Ordres de l'Etat, par l'objet de ses études & de ses occupations ; la plus haute ambition des Ecclésiastiques étoit de sçavoir bien chanter au Lutrin ; & la jalousie sur ce point fut si grande entre le Clergé du pays Latin & celui de France, qu'il fallut que Charlemagne, qui étoit pour lors à Rome, interposât son autorité & jugeât lui-même cette importante question.

Sans entrer dans de plus grands détails, les réglemens des Conciles qui s'assemblèrent dans ce temps, suffisent pour faire en un mot, l'histoire des abus qui se commettoient ; l'on fut obligé de défendre l'adultère, l'inceste & le concubinage pu-

blie; d'ordonner que dorénavant aucun Evêque ne feroit de son Palais Episcopal une auberge ou une hôtellerie; de commander qu'il ne recevroit point d'argent pour excommunier; de régler qu'à l'avenir les Religieux des deux séxes ne vivroient plus ensemble dans la même maison; enfin de déclarer que le nombre des Anges n'étoit point certain, & que l'Eglise n'en reconnoît distinctement que trois.

La corruption des mœurs étoit suivie d'une superstition excessive que les Prêtres entretenoient par de faux miracles & par des contes controuvés sur les Démons & sur les Spectres; on s'imaginoit que la validité du serment dépendoit des Reliques sur lesquelles on le faisoit, les Evêques s'attribuoient le pouvoir de faire venir des lettres du Ciel, on les croyoit; & les fables, les songes, les pratiques d'une dévotion mal entendue, avoient succédé à la véritable piété.

En vain, Charlemagne en France, & Alfred en Angleterre avoient tenté de purifier leurs Etats de la souillure de l'ignorance & des préjugés. Tout le pouvoir des Rois devoit échouer; le temps n'étoit point encore venu, il falloit avant tout perfectionner la raison humaine, & cet honneur étoit réservé à Descartes.

Pag. 12 (6) On divise l'histoire des Scholastiques en 3 âges ou époques.

Le premier âge, commençant à Lefranc, Archevêque de Cantorbery, qui vivoit au milieu de l'onziéme siécle, finit à Albert-le-Grand en 1220.

Le second âge est depuis Albert jusqu'à Durand.

Le troisiéme depuis Durand jusqu'à Luther, ou la réforme.

Pag. 13 (7) On connoît la division qui arriva entre les Scolastiques, ainsi que le sujet de leurs querelles; une dispute de mots donna naissance à deux Sectes, sous le nom de Réa-

listes & de Nominaux, qui se traitant réciproquement d'hérétiques, allerent jusqu'à se battre pour des argumens; avec la même fureur que l'on se dispute des Provinces & des Royaumes.

Les Réalistes obtinrent contre les Nominaux un édit aussi sanglant que s'il eût été question du renversement de l'Etat.

Dans la suite les partis restèrent toujours divisés; mais ils ne parurent plus se faire qu'une guerre de réputation, & chacun d'eux en prodiguant à ses défenseurs des titres magnifiques, croyoit s'élever au dessus de ses adversaires! On a pitié de la sotise de ce temps, en voyant l'énumération de ces noms pompeux & ridicules, tels que le docteur profond, le merveilleux, le subtil, le séraphique, &c. on admiroit alors, nous rions aujourd'hui, la différente manière de voir les mêmes objets, peint d'un seul trait la différence des siécles.

Ibid. (8) Les traductions qu'on avoit fait d'Aristote avoient altéré & défiguré sa doctrine; les Commentateurs qui ne l'entendoient pas, y transportoient leurs propres idées, & Aristote obscurci par l'imagination des Arabes & des Scholastiques, étoit comparable à ces fleuves dont les Eaux se ternissent en roulant sur des terres fangeuses.

Pag. 25 (9) Descartes commence son discours de la méthode par diverses considérations sur les Sciences, » il propo-
» se ensuite les principales règles de la méthode qu'il a cher-
» chée pour son usage particulier dans la manière de condui-
» re sa raison; après il avance quelques maximes de morale
» qu'il a tirées de cette méthode; puis il fait une déduction des
» raisons par lesquelles il prouve l'existence de Dieu & de
» l'âme humaine. On y voit ensuite l'ordre des questions de
» Physique qu'il a cherchées, & particulièrement l'explication
» du mouvement du cœur & de quelques autres difficultés qui

» regardent la médecine, avec la différence qui se trouve entre » notre âme & celles des bêtes. En dernier lieu il y fait une » déduction des choses qu'il croit être requises pour aller plus » avant dans la recherche de la nature, qu'on n'avoit fait » jusqu'alors ; il finit en protestant que toutes ses vues ne » tendent qu'à l'utilité du prochain.

Pag. 27 (10) Le premier essai de la méthode de M. Des- » cartes est le Traité de la Dioptrique qu'il a partagé en dix » parties qui sont autant de discours sur la lumière, sur la ré- » fraction, sur l'œil & les sens, sur les images qui se for- » ment dans le fond de l'œil, sur la vision, sur les lunettes » & sur la taille des verres.

» Le dessein de l'Auteur dans ce Traité étoit de nous faire » voir que l'on peut aller assez avant dans la Philosophie pour » arriver par son moyen jusqu'à la connoissance des Arts qui » sont utiles à la vie.

» *Ibid.* (11) Le Traité qui fait le second essai de sa méthode, est » celui des Météores qu'il a divisé en autant de chapitres que ce- » lui de la Dioptrique ; il y traite des corps terrestres, des » vapeurs & exhalaisons, du sel, des vents, des nues, de la » pluie, de la neige, de la grêle, des tempêtes, de la fou- » dre & des autres feux qui s'allument en l'air, de l'arc-en- » ciel, de la couleur des nues, & des cercles ou couronnes qui » paroissent quelquefois autour des Astres, des parrhélies ou » apparition de plusieurs soleils.

Ibid. (12) Descartes porta dans la Géométrie la même hardiesse de raison que dans toutes les autres Sciences, il débuta par la solution d'un problême où Pappus dit que les Anciens étoient tous demeurés, & sa Géométrie se trouva si profonde & si sublime, que c'etoit un honneur parmi les pre-

miers Mathématiciens du siècle d'être en état de la comprendre.

Pag. 31. (13) Les Traités de l'homme & de la formation du fœtus sont l'ébauche la plus hardie qui ait jamais été entreprise dans ce genre : Descartes prétend y rendre raison de toutes les fonctions animales & de tous les mouvemens Physiques par les seules loix de la Méchanique.

Sans prétendre juger ces deux Traités qui sont regardés comme des chefs - d'œuvre, on osera dire que de quelque vraisemblance que soient accompagnées toutes les opinions spéculatives à ce sujet, elles resteront toujours hypothèses jusqu'à ce qu'il vienne une Géométrie qui puisse les changer en vérités; mais cette Géométrie est sans doute au-dessus de l'intelligence humaine.

Ibid. (14) Ce traité est divisé en six méditations.

Dans la premiere il établit un doute général.

Dans la seconde il prouve que la liberté qu'a l'esprit de douter de tout, est une preuve qu'il existe lui-même, ce qui sert à lui faire distinguer la différente nature des deux substances.

Dans la troisième, il prouve l'existence de Dieu.

Dans la quatrième il dit qu'on peut tenir pour vrai tout ce qui est clair, & il y explique en quoi consiste la nature de l'erreur & de la fausseté en fait de Jugemens.

Dans la cinquiéme il explique la nature corporelle en général & rapporte de nouvelles preuves sur l'existence de Dieu.

Dans la sixiéme il distingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination, il expose les erreurs des sens, & il conclut que toutes les raisons qui prouvent l'existence des objets matériels ne sont pas aussi évidentes que celles qui nous conduisent à la connoissance de Dieu & de notre âme.

Page

Pag. 31. (15) Dans le recueil de ses ouvrages on trouve un grand nombre de lettres qui sont très-estimées ; elles présentent de nouvelles dissertations sur tout ce qu'il a écrit, & peuvent même y servir de commentaires : c'est là qu'examinant de nouveau une multitude de questions & objections Physiques, Métaphysiques & Mathématiques, & que les envisageant sous différentes faces, il les résout de plusieurs manières à la fois, & répand sur elles une lumière nouvelle.

Je ne parle point de ses principes de Philosophie parce que cet Ouvrage me paroît comme une espèce d'abrégé de ses autres écrits.

Je passe sous silence son Traité de Musique qu'il composa en 1618, quoique ce soit le plus médiocre de ses Ouvrages, il eut alors un grand succès.

Ibid. (16) » La Morale qu'il étudia dans le Collége, ne lui fut » pas entierement inutile dans la suite de sa vie ; c'est peut-être » aux effets de cette étude, qu'on pourroit rapporter les de» sirs qu'il a eu dans le tems de ses irrésolutions, de consa» crer toute sa vie à la science de bien vivre avec Dieu & » avec son prochain, en renonçant à toute autre connoissan» ces au moins avoit-il appris dans cette Morale, à considé» rer les écrits des Payens, comme des Palais superbes, qui » ne sont bâtis que sur du sable & de la boue, il remarqua » dès-lors que les Anciens dans leur Morale, élévent fort haut » les vertus, & les font paroître estimables au-dessus de tout » ce qu'il y a dans le monde, mais qu'ils n'enseignent pas » assez à les connoître, & que ce qu'ils appellent d'un si beau » nom, n'est souvent que de l'insensibilité & de l'orgueil. »

Pag. 33. (17) » Ce n'est ni en Orateur, ni en Philoso» phe moral, mais en Physicien qu'il a traité son Sujet. Pour » bien déduire toutes les passions & pour développer les » mouvemens du sang qui accompagnent chaque passion ; il

» étoit nécessaire de dire quelque chose de l'animal, aussi » voulut-il commencer en cet endroit à expliquer la compo- » sition de tout le corps humain, il y fait voir comment les » mouvemens de nos membres qui ne dépendent point de la » pensée, se peuvent faire en nous, sans que notre ame y » contribue, par la seule force des esprits animaux & la dis- » position de nos membres; de sorte qu'il ne nous fait d'a- » bord considérer notre corps, que comme une machine » faite par la main du plus sçavant de tous les ouvriers, dont » tous les mouvemens ressemblent à ceux d'une montre ou » autre automate, ne se faisant que par la force de son res- » sort, & par la figure ou la disposition de ses roues. Après » avoir fait voir clairement tout ce qui appartient au corps, » il nous fait aisément conclure qu'il n'y a rien à nous qui » appartienne précisément à notre ame, que nos pensées, entre » lesquelles les passions sont celles qui l'agitent & qui l'émeu- » vent davantage. *Vie de Descartes, par Baillet.*

Pag. 41. (18) René Descartes naquit à la Haye, en Touraine, le 31 Mars 1596, son père nommé Joachim Descartes étoit Conseiller au Parlement de Bretagne, il sortoit d'une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de la Touraine; il avoit épousé Jeanne Brochard, fille du Lieutenant-Général de Poitiers, dont il eut trois enfans. L'aîné fut Seigneur de la Bretailliere, de Kerleau, de Tremonde, de Kerbourdin, & Conseiller en la même Cour de Parlement de Bretagne, le second enfant étoit une fille, qui épousa Pierre Rogier, Chevalier Seigneur du Crevis, & le dernier est notre Philosophe. Sa famille lui donna le surnom de Duperron qui étoit une petite Seigneurie dont son père jouissoit, & qu'il eut dans la suite pour son partage.

Ibid. (19) Descartes fut envoyé au Collége de la Fleche

à l'âge de huit ans ; il s'y distingua par son ardeur pour l'étude, & bientôt à la faveur de ses heureuses dispositions, il parut au milieu de ses jeunes Collégues avec le même éclat qu'il parut depuis au milieu des Philosophes dans le monde sçavant.

Pag. 45. (20) Il se retira d'abord près d'Egmont en Hollande, & ensuite en plusieurs autres lieux des Provinces-Unies, où pendant plus de 25 ans, il s'appliqua à composer les ouvrages qui ont rendu sa mémoire immortelle.

Pag. 46. (21) Sa Philosophie introduite par M. Reneri dans l'Université d'Utrecht y fut tellement goûtée, que dans le concours d'une Chaire de Médecine qui y étoit vacante, on ne préféra M. Regius qui y fut nommé, que parce qu'il entendoit mieux que tout autre la Philosophie Cartésienne ; cette connoissance qui avoit servi à M. Regius de droit pour obtenir sa Chaire, servit quelque tems après de Sujet à l'éloge funèbre de M. Reneri ; & l'Université en rendant avec éclat les derniers devoirs à la mémoire du disciple, voulut payer un tribut à la gloire du maître ; mais l'envie assista à cette pompe de mort & les flambeaux funéraires, qui y bruloient à la gloire de Descartes éblouirent ses yeux ; Gisbert Voetius Ministre du Temple & le premier des Professeurs en Théologie, en devint jaloux, & c'est-là que s'alluma cette haine qui ne fit que s'accroître avec la réputation qui l'envenimoit.

Pag. 49. (22) Christine fit faire au commencement de l'année 1649 de grandes instances à Descartes par M. Chanut son ami, alors Résident de France en Suéde, pour l'engager à se rendre à sa cour ; quelque répugnance qu'il se sentît pour ce nouveau voyage, M. Chanut le détermina à partir. Il s'embarqua au Port d'Amsterdam le premier Septembre 1649 & arriva à Stockolm au commencement d'Octobre.

Pag. 50. (23) La Reine qu'il alla voir le lendemain de son arrivée le reçut avec des distinctions qui allarmerent la jalousie des Sçavans ; elle prit des mesures avec lui pour apprendre sa Philosophie ; & jugeant qu'elle auroit besoin de tout son esprit & de toute son application pour y réussir, elle choisit la premiere heure d'après son lever pour cette étude, comme le temps où elle avoit l'esprit plus tranquile & la tête plus dégagée des embarras des affaires.

Ibid. (24) M. Chanut, à son retour de France en Suéde, tomba dangereusement malade, Descartes ne voulut point le quitter ; mais les soins de l'amitié le conduisirent lui-même au tombeau ; pendant la convalescence de M. Chanut il se sentit attaqué de la même maladie ; les symptômes furent pareils, il s'obstina d'abord à ne vouloir pas se faire saigner, & il y consentit quand il ne fut plus temps ; cet homme qui n'avoit cessé de faire la guerre aux préjugés, devint la victime de ceux qu'il avoit conservés ; il mourut avec une tranquilité digne de l'innocence de sa vie, le onziéme Février 1650, à quatre heures du matin, âgé de 53 ans 10 mois 11 jours.

Pag. 51. (25) La Reine avoit dessein de faire enterrer Descartes auprès des Rois de Suéde avec une pompe convenable, & de lui dresser un Mausolée de marbre ; mais M. Chanut obtint qu'il fût enterré avec plus de simplicité dans un endroit du cimetière des Etrangers ou l'on mettoit les Catholiques ; le convoi se fit le douziéme Février avec beaucoup d'appareil ; le corps fut porté par un des fils de M. de Chanut & par les personnes de sa suite les plus distinguées, & il fit élever sur sa tombe une Pyramide dont les quatre faces étoient chargées d'inscriptions en son honneur.

Pag. 50. (26) Son corps demeura à Stockolm jusqu'à l'année 1666, qu'il fut enlevé par les ſoins de M. d'Alibert Tréſorier de France, pour être porté à Paris où il arriva l'année ſuivante ; il fut enterré de nouveau en grande pompe, le 24 Juin 1667, dans l'Egliſe de ſainte Génévieve. Je ne dois pas oublier de dire à l'honneur de la France qu'il y eut un grand concours à ſon convoi ; & c'eſt ce qui prouve que quand il s'agit de quelque action de gloire ou de vertu, cette Nation qu'on accuſe d'être ſi frivole, n'a beſoin que d'être excitée par l'exemple d'un ſeul ; il en eſt comme de ces Pays nouvellement aſſujettis où il ſuffit d'un Thraſybule pour faire revivre la liberté.

FIN.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier *l'Eloge de René Descartes* & je crois qu'on peut en permettre l'impression à Paris ce 6 Août 1765.

MARIN.

